

Arts : la Biennale de Venise, miroir du monde

A travers la répartition des pavillons nationaux, chaque édition de la Biennale raconte les glissements politiques, géopolitiques et enjeux de pouvoir. Chaque emplacement est convoité.

Par Emmanuelle Lequeux - Publié le 10 mai 2019 à 17h20 - Mis à jour le 11 mai 2019 à 15h04

🕒 Lecture 5 min.



Oeuvre de Lorenzo Quinn, six arches de paires de mains appelant au rassemblement entre les peuples. AP

Chaque Biennale de Venise redessine une mappemonde. Une carte en mouvement perpétuel, qui en dit beaucoup sur l'état de la planète. Des puissances qui cherchent à affirmer toujours plus leur hégémonie, des dictatures qui rêvent de se présenter sous un jour meilleur, des micro-contrées qui revendiquent leur singularité... Jamais cet atlas n'est le même. Tous les deux ans, le pouvoir se redistribue au gré des pavillons nationaux. Ils sont 90 cette année pour la 58e édition, soit moins de la moitié des 193 Etats reconnus par l'ONU.

Ce n'est qu'à partir de 1907 que la Biennale, créée en 1895, invente ce système de pavillons nationaux. La première année, seule la Belgique en possède un, rejointe par l'Allemagne, la France, l'Italie et la Hongrie dès 1909. D'autres puissances voient rapidement l'enjeu de cette reconnaissance internationale : la Russie établit son pavillon en 1914, les Etats-Unis en 1920. Durant l'ère fasciste, l'événement prend une autre tournure, devenant organe de propagande mussolinienne. On pourrait réécrire cette histoire à chaque édition de la Biennale comme miroir des grands enjeux géopolitiques.

📖 Lire aussi | [Arts : à la Biennale de Venise, des impressions de déjà-vu](#)

Même les Giardini, où se déploient une petite trentaine de folies architecturales dévolues aux contrées « historiques », témoignent de ces glissements. Pour l'édition 2019, l'allée principale où rivalisent Suisse, France, Allemagne et Grande-Bretagne a perdu l'un de ses compétiteurs : le pavillon vénézuélien est fermé, officiellement pour travaux, en fait victime des troubles politiques qui secouent Caracas.

Volonté politique nationale

Des pays sont apparus il y a quelques années, mais aujourd'hui n'y sont plus, comme l'Afghanistan, le Liban ou l'Ouzbékistan. Quant à la Tunisie, c'est l'Arabie saoudite qui a pris sa place cette année à l'Arsenal. A l'hiver, la Biennale annonçait cinq nouveaux arrivants : Madagascar, Malaisie, Pakistan, Ghana et Algérie. « *Un temps pour briller* », annonçait avec éclat Hella Zoubir, le commissaire algérien. Mais celui-ci avait eu la mauvaise idée d'inclure sa fille parmi les cinq artistes sélectionnés. Ajoutons à cela la chute d'Abdelaziz Bouteflika : fin mars, l'Etat maghrébin jetait l'éponge. Inauguré en grande pompe par un cortège officiel constitué de tous les représentants de l'Etat, le pavillon du Ghana, en revanche, a fait un coup d'éclat avec une exposition regroupant de merveilleux artistes, El Anatsui, Lynette Yiadom-Boakye ou John